



Adèle B. Combes, Comment l'université broie les jeunes chercheurs. Précarité, harcèlement, loi du silence

Chloé Tardivel

► To cite this version:

Chloé Tardivel. Adèle B. Combes, Comment l'université broie les jeunes chercheurs. Précarité, harcèlement, loi du silence. Lectures, 2022, 10.4000/lectures.56169 . hal-03664800

HAL Id: hal-03664800

<https://hal.science/hal-03664800>

Submitted on 26 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

*Adèle B. Combes, Comment l'université broie les jeunes chercheurs.
Précarité, harcèlement, loi du silence*

Chloé Tardivel

Docteure en histoire

fr

04/05/2022

Dans cet ouvrage, Adèle B. Combes, docteure en neurobiologie, rend compte des conclusions de son enquête en ligne sur les conditions de travail en doctorat diffusée à la fin de l'année 2019 auprès d'écoles doctorales, universités et collectifs français avec l'aide de l'association Doctopus¹. 1 877 personnes y ont participé : 64% d'entre elles se déclarent « femme », 36% « homme » et 15% « non binaire ». Au moment de l'enquête, 62% des participant.es réalisaient un doctorat en France, 36% étaient diplômé.es, 1% avait abandonné ; le reste avait été licencié. Au vu des résultats, le doctorat est un chemin de croix. 81% des répondant.es indiquent une dégradation de leur santé physique au cours de leur thèse (fatigue chronique, douleurs, malaises, éruptions cutanées, variations de poids, troubles hormonaux, etc.) et 89% une dégradation de leur santé mentale (troubles du sommeil, syndrome de l'imposeur, anxiété, dépression, burn-out, développement de phobies et TOC, pensées suicidaires, etc.). Afin d'incarner ces chiffres, la chercheuse a mené des entretiens avec ceux et celles qui ont accepté de témoigner plus longuement sur leur expérience doctorale, bien que de son propre aveu elle ne soit « ni journaliste ni sociologue » (p. 13). Cet ouvrage présente trois parcours doctoraux représentatifs de ces conditions de vie dégradées sous la forme d'un journal de bord à la première personne, dans lequel sont consignés des dialogues que les personnes intéressées ont eu jour après jour avec leurs collègues doctorant.es, encadrant.es et membres de la hiérarchie universitaire². A leur lecture, la question qui vient à l'esprit est la suivante : faut-il subir le martyre pour mériter le salut doctoral ?

Le lectorat est amené à suivre tout d'abord Laurine, doctorante contractuelle en géologie, agressée sexuellement par son directeur au cours d'une mission de terrain moins de

¹ Questionnaire intitulé « Vies de thèse : doctorat et qualité de vie », mis en ligne le 14 octobre 2019. L'association Doctopus est un observatoire indépendant de la vie doctorale : <https://doctopus.hypotheses.org/>

² L'autrice précise que tous les récits ont été lus et validés par les personnes interviewées et qu'à leur demande les noms et prénoms ont été modifiés.

deux mois après avoir débuté sa thèse³. Jusqu'à la soutenance, elle est victime de harcèlement et voit son travail retardé voire saboté par ce dernier, notamment pour la publication de l'article indispensable à l'obtention de son diplôme. Après la soutenance, son directeur l'accuse de plagiat mais une enquête interne de l'université donne finalement gain de cause à la docteure. Comme Laurine, 25% des répondants de l'enquête d'Adèle B. Combes ont subi une situation à connotation sexuelle ou sexiste au moins une fois durant leur doctorat⁴ ; 13% affirment que leur directeur ou directrice a tenté de détruire leur carrière.

Dans une deuxième partie, nous faisons la rencontre de Baptiste, doctorant contractuel en biochimie et employé dans un fast-food le samedi matin afin d'arrondir ses fins de mois. Réputé « joyeux luron », Baptiste sombre dès sa première année de thèse en dépression, humilié par son directeur à cause de ses origines sociales modestes et victime d'insultes homophobes et de harcèlement. Jour après jour, il fait face à la pression de ce dernier pour travailler sa thèse sur ses temps de repos, soit les weekends et les vacances, si bien que son emploi dans un fast-food devient un moment de pause salutaire. Selon Adèle B. Combes, à l'instar de Baptiste, 38% des répondants déclarent avoir dû travailler en période de repos sans bénéficier d'un seul jour de récupération, rappelant à ce titre un credo diffusé dans le milieu de la recherche, à savoir « en thèse, si tu ne souffres pas, c'est que ce n'est pas une bonne thèse » (p. 212).

Enfin, le lectorat suit les six années de thèse de Sarah, doctorante non financée en anthropologie, alternant emplois précaires et vacations d'enseignement à l'université⁵. Fatiguée par les rythmes de travail, elle découvre au cours de son doctorat une maladie neurologique. Une longue bataille s'amorce avec l'administration universitaire pour la prise en compte de l'aménagement de ses enseignements, une bataille qui s'ajoute à celle qu'elle mène pour être reconnue et accompagnée avec dignité par sa directrice qui lui annonce du jour au lendemain, dans un couloir, que leur collaboration est terminée prétextant qu'elle aurait ourdi un « complot » contre elle pour l'évincer de son propre laboratoire. Sarah fait un *burn-out* et doit arrêter sa recherche pendant plusieurs mois. Comme Sarah, 33% des

³ Depuis le 1er février 2017, le contrat doctoral fixe une rémunération minimale qui s'élève à 1 769 € bruts mensuels pour une activité de recherche seule : <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/le-financement-doctoral-46472>

⁴ « Le terme "situation à connotation sexuelle ou sexiste" englobe plusieurs cas de figure, allant du commentaire non désiré sur le physique à la relation sexuelle non consentie, en passant par les remarques déplacées, les questions intimes intrusives ou encore le chantage sexuel » (p. 97).

⁵ En 2019, selon le ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, 43% des thèses en sciences humaines et sociales ne sont pas financées : <https://www.education.gouv.fr/reperes-et-references-statistiques-2020-1316>. Voir le document « 6.03. Le doctorat et les docteurs ».

personnes interrogées par Adèle B. Combes déclarent avoir fait une dépression ou un *burn out* durant leur doctorat.

La lecture de l'ouvrage est difficile sur le plan émotionnel et psychologique. Elle met mal à l'aise car on lit jour après jour une descente aux enfers de trois jeunes chercheurs passionnés, bien qu'on croise sur ce chemin des personnes bienveillantes et aidantes, comme le co-encadrant de Laurine, la collègue de Baptiste ou la médecin du travail de Sarah. Témoignages à l'appui, Adèle B. Combes rapporte d'ailleurs des expériences doctorales épanouissantes et des encadrements bienveillants. En exposant ces parcours individuels aux conditions de travail dégradées, le but de l'autrice est d'alerter le grand public mais aussi les politiques sur les dysfonctionnements humain, institutionnel et financier du doctorat en France. La conclusion de l'ouvrage se fait l'écho de nombreuses revendications syndicales actuelles pour lutter contre la souffrance, les abus de pouvoir et la précarisation dans la recherche, à savoir l'obligation du contrat de travail et des cinq semaines de congés annuels, l'exonération des droits d'inscription en doctorat, la création d'un syndicat national des chercheurs et enseignants non titulaires et la création massive de postes de titulaires. Plus précisément, elle propose de transformer le comité de suivi de thèse en comité scientifique constitué pour moitié de membres choisis par le doctorant.e et d'un.e représentant.e doctoral.e afin d'éviter le risque de « copinage » et, en parallèle, d'instaurer un suivi annuel individuel avec une personne indépendante afin d'aborder l'aspect psychologique et relationnel de la thèse. Dans cette perspective, elle recommande la mise en place d'un dispositif national indépendant d'écoute et de signalement anonyme des discriminations et violences psychologiques et sexuelles dans la recherche ainsi que de questionnaires anonymes sur la qualité de vie des doctorant.es au sein des écoles doctorales. Elle prône en leur sein le développement d'une formation obligatoire à la gestion de projet dès la première année du doctorat et requiert que l'habilitation à diriger des recherches soit conditionnée à la validation d'examens en gestion de projets, pédagogie, éthique scientifique et management de personnes.

Compte tenu que 70 372 personnes étaient inscrites en doctorat à la rentrée 2019, les résultats de l'enquête d'Adèle B. Combes obtenus auprès de 1 877 d'entre elles ne peuvent être généralisés⁶. Bien que cet ouvrage ne soit pas le fruit d'une « thèse universitaire » (p. 12), il est à regretter que l'autrice ne donne pas en annexe le questionnaire transmis ainsi que les

⁶ Chiffres issus du ministère de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation : https://publication.enseignementsup-recherche.gouv.fr/eesr/FR/T744/le_doctorat_et_les_docteurs/

résultats obtenus afin de mieux se rendre compte de l'obtention des données exposées. Mais en l'absence d'enquête officielle sur les conditions de travail en doctorat, il faut saluer l'initiative de cet ouvrage qui propose un éclairage de « l'intérieur » et des pistes de remédiation. Outre le harcèlement et la précarisation, Adèle B. Combes soulève à travers les parcours de Laurine, Baptiste et Sarah une multitude de dysfonctionnements dans la recherche – qu'on retrouve dans d'autres milieux professionnels – comme un sexisme décomplexé, le paternalisme, la décrédibilisation de la parole des femmes, la remise en cause de leurs compétences ou le rapport complexe à la parentalité. Dans cette perspective, il pose sur le papier des témoignages anonymes glanés sur les réseaux sociaux et s'inscrit dans la lignée d'initiatives associatives qui mettent en lumière des discriminations liées au genre, à l'ethnicité, l'orientation sexuelle, l'origine sociale, les capacités physiques ou les croyances religieuses à l'Université, quelle que soit la discipline envisagée⁷. Le but avoué de l'ouvrage est de faire advenir un changement politique et institutionnel, par le haut, afin que les situations révélées ne puissent plus se reproduire. Puisqu'il est publié dans une maison d'édition grand public, il permettra certainement d'ouvrir une brèche et favorisera la libéralisation de la parole de doctorants et doctorantes en souffrance, d'autant plus après la crise sanitaire qui a constitué pour bon nombre d'entre eux un réel enfermement psychologique, physique, relationnel et professionnel. En livrant ces témoignages, ces données mais en citant également les ressources de santé à disposition (médecin du travail notamment), il s'agit en filigrane d'informer les jeunes étudiants et étudiantes sur la réalité actuelle du doctorat en France, car « le doctorat est un sport de haut niveau qui, même dénué de tout harcèlement ou de toute précarité financière, demande de grandes capacités de résilience » (p. 315).

⁷ En archéologie, citons le projet collectif Paye ta Truelle, créé en 2017 par l'archéologue belge et militante féministe Laura Mary : <https://payetatruelle.wixsite.com/projet>